

## La Complexité n'est pas réductible à la Complication En architecture, comme sans doute ailleurs

Philippe BOUDON

En architecture, comme sans doute ailleurs, la Complexité n'est pas réductible à la Complication. Pourtant la lecture de l'article de V. Kulic « *The complexity of architectural form: some basic questions* » (volume 08 de Complexity International), lisible sur le net ([www.csu.edu.au/ci/](http://www.csu.edu.au/ci/)) convainc de ce que cette différence sur laquelle a si souvent insisté Jean-Louis Le Moigne n'est encore pas toujours faite. La thèse de l'auteur est qu'à l'intérieur d'une tradition stylistique, les formes se seraient faites de plus en plus « complexes » avec le passage du temps, qu'elles seraient passées de la simplicité des débuts à la complexité à travers l'application de méthodes telles que « superimposition », « déformation » d'éléments ainsi qu'une utilisation de plus en plus abondante de formes courbes. Est-ce là complexité ou complication ?

On peut d'abord se demander si la complexité de l'architecture réside dans la « forme » prise en elle-même ou si cette complexité ne réside pas dans lien – complexe – qui relie ces formes soit à des pratiques, soit à des contextes, qu'ils soient physiques, culturels ou autres, (suivant peut-être la thèse de Herbert Simon selon laquelle la complexité procède de l'environnement), ou si l'on peut parler de complexité de formes prises en elles-mêmes et de manière autonome. C'est en effet de la complexité de la forme architecturale qu'il est question dans le texte. Si l'on peut, certes, admettre que certaines formes soient plus compliquées – on pense immédiatement à celles d'un Borromini ou d'un Ghery - ne devrait-on pas cependant comprendre par complexité ce qui se loge nécessairement *entre* formes et programme, client, circonstances, c'est-à-dire toujours dans un *au-delà* de la forme ?

Il est vrai que c'est déjà dans le cadre d'une telle limitation que Venturi avait lui-même parlé de complexité en architecture. Mais peut-être pourrait-on voir là justement la limite des réponses que le post-modernisme cherchait à apporter aux questions réelles qu'il posait à l'endroit de cet « ennuyeux » des formes modernes qu'il dénonçait chez Mies (« less is a bore »). Car le « less » de Mies ne paraîtra à personne, je crois, manquer de complexité. Mais ce sont là jugements de valeur. Et les traits de complexité tels que « superimposition », « déformation », « courbes » ne sont certes pas loin de l'« ambiguïté » ou de la « contradiction » prisées par ce Venturi. Mais faut-il se fier aux apparences en matière de complexité ?

Pour V. Kulic il est hors de discussion que la Porta Pia de Michel-Ange soit plus complexe qu'une œuvre d'Alberti. Il est vrai que la Porta Pia semble pouvoir être dite « complexe », du moins nous avons cette intuition tout en ne sachant bien si l'on pourrait la dire tout aussi bien compliquée. Mais Kulic, qui la tient pour complexe, pose la question de mesurer cette complexité. Avec raison, il prend soin, pour ce faire, de distinguer complexité de conception (on notera au passage son usage en anglais du terme de « conceptualization » et non de « design ») et complexité de construction comme l'illustre le cas de l'Opéra de Sidney, pour lequel il a fallu attendre quatre années pour que l'on puisse traduire la première (la conception) dans la seconde (la construction) et savoir comment en définir les éléments géométriques de telle manière qu'ils puissent être produits.

Pour autant ne faut-il pas considérer que la conjonction de la conception et de la construction puisse être constitutive de la complexité d'un objet qui se trouve par-là conçu *et* construit « à la fois » pour reprendre un concept venturien ? La « superimposition » par laquelle se superposent chez Palladio, à San Giogio Maggiore (Venise) deux façades dont témoignent les deux ordres et les deux frontons qu'on peut distinguer dans le plan de son élévation est-elle complexité ou complication, soit dit sans préjuger ici de la valeur de l'une ou de l'autre ? Tout en faisant référence à juste titre à l'idée de Bruce Edmonds selon laquelle la complexité n'est pas dans l'objet mais dans le modèle qu'on se donne de l'objet, n'est-il pas paradoxal de voir dans le cas de Palladio la complexité dans l'objet et non dans le modèle ou le point de vue que l'on porte sur cet objet ?

Sans doute l'auteur a-t-il senti la difficulté lui-même puisqu'il se donne le mal de considérer que, du fait même que la conception vise la perception, il faut admettre que l'une et l'autre soient « étroitement connectées » et qu'en conséquence, la perception des formes puisse informer du modèle qui y préside. Il y a là une idée très intéressante par sa ... complexité même. Mais un pur rectangle de Mies van der Rohe ne peut-il être considéré comme plus complexe du fait qu'il conjoint différents aspects en une forme « simple », qu'un objet architectural corbuséen, palladien ou borrominien qui dissocie les volumes à partir de différentes fonctions et qu'il les superpose ? J'aurais tendance pour ma part à penser qu'une fenêtre compliquée parce que déformée par Borromini pourrait fort bien être tenue pour moins complexe qu'une fenêtre paysanne répondant simultanément à de multiples besoins, suivant le modèle que j'en propose ailleurs<sup>1</sup>.

Si la complexité est complexité du modèle et non de la chose, n'est-il pas paradoxal de déclarer complexe telle ou telle forme comme si elle pouvait l'être « en soi », indépendamment du regard – et du modèle qui l'accompagne – porté sur l'objet ?

Du fait que la conception vise la perception, la perception de celle-ci rendrait compte de la complexité de celle-là. Telle est la thèse, qui présente à mes yeux un intérêt certain, permettant à l'auteur de considérer la complexité de forme architecturale *per se*. Il se peut que ce soit le cas ici ou là, mais je ne crois pas qu'il faille généraliser cette situation. Peut-être, en conséquence, faut-il considérer que « simple » n'est pas le contraire de « complexe » mais de « compliqué » ? D'où il ressort que la simplicité perçue peut correspondre à une complexité de conception - « Less is more ? » - et que la recherche du simple peut s'avérer complexe. Le problème devient sémantique : Complexe versus compliqué ? Ou complexe versus simple ? Un carré sémiotique greimassien pourrait-il ici nous aider ? Ou encore la notion d'implexe pourrait-elle le faire, telle que définie par Jean-Louis Le Moigne : «Elémentaire pour un niveau supérieur, mais complexe pour un niveau inférieur», où simple et complexe, on le voit, s'imbriquent et dépendent d'abord d'un point de vue.

Or le point de vue de l'auteur cité peut paraître, lui, assez élémentaire dès lors qu'il utilise la notion kuhnienne de «paradigme», qu'il traduit en «paradigme formel» (de manière à éviter toute dispute linguistique -«*trying to avoid some tricky linguistic reference*»-) pour désigner la conception comme un « ensemble d'éléments architecturaux » qui seraient à la disposition d'un architecte pour qu'il en « combine » les éléments de base suivant des opérations ou des règles de composition admises. Car mettre à l'écart le paradigme linguistique pour ne retenir que le paradigme à la mode kuhnienne pourrait bien revenir à écarter du même coup la complexité proprement linguistique qui se situe à l'endroit de l'implication mutuelle du

paradigme et du syntagme, au profit d'une complexité, sommes toutes trop simple, faite de (simples ?) « superpositions », « déformations » et « courbures ».

Je pense pour ma part que la complexité en architecture est plus d'ordre linguistique que géométrique<sup>ii</sup>.

Paris, Avril 2003.

---

<sup>i</sup> Je me permets de renvoyer à Ph. Boudon, *Conception(s)*, à paraître aux Éditions de la Villette.

<sup>ii</sup> Cf. l'article « Modèle architecturologique et modèles linguistiques » de la prochaine livraison des *Cahiers Thématiques* de l'École d'architecture de Lille, qui a pour thème le langage, et dans lequel loin d'écarter le modèle linguistique j'y fais pour ma part référence.